

La critique, le tarbouche et la vitre de la fenêtre

Al-Risala, 26 mars 1934

Vous pouvez ajouter à ces titres d'autres titres encore, car il existe des ruelles étroites au dernier degré de l'étroitesse, sinueuses au dernier degré de la sinuosité, dont le sol s'est tant chargé de boue que celui qui les emprunte manque de glisser, ou marche de la démarche même que décrit Muslim ibn al-Walid dans son vers célèbre :

*Quand la houppe d'une moustache se dresse fièrement en nous,
elle nous fait marcher de la démarche d'un homme entravé dans la boue.*

Et son ciel, ou les fenêtres des maisons qui s'y dressent, avait fait pleuvoir sur elle toutes les couleurs de pluie—liquides et solides à la fois ; que Dieu nous pardonne, plutôt son ciel, ou les fenêtres des maisons qui s'y dressent, avait versé sur elle toutes les couleurs de calamités : le bouillon de fèves germées entre autres, et la saumure de cornichons, et d'autres choses solides encore qui s'abattaient sur les têtes, atteignaient parfois les yeux, entraient parfois dans les bouches et parvenaient jusqu'aux gorges, où elles étaient pressées d'une pression, et y attisaient une flamme et un feu. Et il y avait dans ces ruelles un démon parmi les démons des djinns, ou les démons des hommes, large de poitrine, sur laquelle se hérissait sa longue chevelure, pointue comme des fers de lance, de sorte que lorsqu'un homme de petite taille le heurtait, cette longue et pointue chevelure jouait malicieusement sur son visage, et pénétrait dans son nez, dans sa bouche et dans ses yeux. Et il y avait dans ces ruelles un garçon méchant, doux de langue et amer de main ; et il y avait dans ces ruelles un jeune homme d'apparence stupide et niaise, secrètement rusé et perfide, d'une violence et d'une brutalité extrêmes, qui effrayait ceux qui n'avaient nulle raison d'être effrayés, et contraignait les plus fermes de cœur et les plus méprisants de la vie à courir la course d'al-Shanfarà, de Ta'abbata Sharran et d'Ibn Barraq, jusqu'à ce qu'on le poussât dans une maison, puis dans une chambre de cette maison, n'y entrant point par sa porte, comme Dieu a commandé qu'on entre dans les maisons, mais par l'une de ses fenêtres. Et il y avait dans ces ruelles un vieillard vénérable, d'aspect effrayant, mais dont l'intérieur était plein de miséricorde et de douceur, de bonté et de calme, de courtoisie et de bon goût.

Toutes ces choses, et toutes ces personnes, pourraient s'ajouter aux titres que j'ai placés en tête de ce discours ; mais je ne les y ai point ajoutées, par répugnance à l'allongement, par souci d'éviter la prolixité, et par préférence pour la brièveté éloquente.

Or, après avoir posé ce titre et l'avoir fait suivre de ce discours, je suis libre de vous entraîner vers le sujet que vous voudrez, ou que je voudrai, et de vous en parler longuement ou brièvement, et de vous y présenter des images belles ou hideuses, et d'éveiller en votre âme des sentiments calmes ou fougueux, et de dessiner sur votre visage un sourire et un rire, ou une moue et un froncement de sourcils—jusqu'à ce que, ayant atteint tout cela, ce que vous vouliez, ou ce que je voulais, ou ce que nous voulions ensemble, je mentionne la critique, le tarbouche et la vitre de la fenêtre. Et je croirais, ou vous seriez amené à imaginer que je crois, et vous croiriez, ou seriez amené à imaginer que vous avez cru, et mon ami l'Ustadh al-Mazini croirait, ou serait amené à imaginer, pour lui-même et pour nous, qu'il croit, que j'aurais regalé Al-Risala et ses lecteurs d'un essai précieux—ou sans valeur—dont la substance était un discours sur la critique, le tarbouche et la vitre de la fenêtre !

Et vous me demandez pourquoi l'Ustadh al-Mazini est entraîné ici de force, et quelle affaire il a avec la critique, ou le tarbouche et la vitre de la fenêtre, et le bouillon de fèves germées, et la saumure de cornichons, et tout ce qui s'ensuit de ces choses et de ces vies ? Je vous réponds que cette question ne doit pas m'être posée, mais doit être posée à l'Ustadh al-Mazini, car c'est lui qui a parlé de tout cela, et c'est lui qui m'a poussé à parler de tout cela ; et nul doute que l'Ustadh al-Mazini dira, dans sa douce et charmante plaisanterie, qu'avez-vous à faire là-dedans, et pourquoi vous immiscez-vous entre moi et la critique, et le tarbouche, et la vitre de la fenêtre, et tout ce qui s'y rattache ? Mais l'Ustadh convient avec moi, ou n'en convient pas—peu importe—qu'il est un homme d'art, et que les hommes d'art, s'ils écrivent pour eux-mêmes, publient en réalité pour les gens, et qu'un homme d'art ne possède plus son œuvre dès lors qu'il l'a livrée aux gens. Et que les gens ont le droit, une fois qu'on leur a livré quelque chose, de le traiter comme il leur plaît—d'en être ravis ou indignés, de s'y attacher ou de s'en détourner, de le louer ou de l'accabler de blâme.

Et donc l'Ustadh al-Mazini nous a livré son essai délicieux et admirable, qui m'a poussé à vous parler de la critique, du tarbouche et de la vitre de la fenêtre—ou plutôt à vous parler de l'Ustadh al-Mazini lui-même, par-delà ces choses innombrables, dont je ne me lasse pas de

la répétition, et dont je ne pense pas que vous vous lassiez de l'entendre répétée : la critique, le tarbouche, la vitre de la fenêtre, les ruelles et la boue qui s'accumule sur leur sol, ce que le ciel y déverse de liquide et de solide, et ceux qui marchent au milieu de tout cela, les méchants et les bons.

Et l'Ustadh al-Mazini a, avec toutes ces choses, et avec tous ces gens, et avec vous, et avec moi, une histoire curieuse et charmante, digne d'être racontée, et digne de susciter l'admiration. Savez-vous ce qui a poussé l'Ustadh al-Mazini à parler de ces choses, et de ces personnes, au point de me pousser à parler de lui, et d'elles, et d'eux ? C'est chose simple, très simple : c'est qu'il est un homme de lettres qui lit des livres, écrit dans les journaux, et critique les livres et leurs auteurs. Les temps peuvent changer, les circonstances de la vie peuvent se transformer, les générations peuvent s'élever après le déclin ; mais il est une chose qui ne change ni ne se transforme, dans la vérité des choses, c'est que les lettres sont une épreuve par laquelle les hommes de lettres sont mis à l'épreuve, et un châtiment que Dieu fait tomber sur ceux à qui Il a accordé quelque bon goût et quelque capacité à comprendre la littérature et à la rapprocher des gens. Et Dieu a éprouvé notre ami Mazini, et lui a réservé une grande part du châtiment et du fléau des lettres, faisant de lui un poète accompli, un écrivain habile, et un critique dont la parole pèse, dont la présence impose, dont l'opinion compte—nul livre ne paraît sans que les gens ne veuillent connaître son avis et son jugement sur lui. Et l'auteur du livre lui-même est le plus soucieux de cela, et le plus insistant à le rechercher et à le réclamer. Les livres pleuvent sur l'Ustadh al-Mazini, et avec eux pleuvent les demandes de critiques et les demandes d'éloges, et la critique et l'éloge exigent tous deux lecture et étude. Et donc le pauvre Mazini est détourné de lui-même, de son propre art, de ses propres livres, vers ces gens qui écrivent, et vers ceux qui lisent. Et pour cette raison, et pour d'autres encore, Mazini a été rendu malheureux par les lettres, même si les lettres ont été rendues heureuses par Mazini ; et quelle preuve du malheur de Mazini par les lettres, et du bonheur des lettres par Mazini, est plus forte que cette histoire que je vais maintenant vous conter ?

Un écrivain parmi les écrivains avait donc publié un livre parmi les livres, et le lui avait dédié, naturellement. Et les gens surent que ce livre lui avait été dédié, et les gens se mirent à attendre, et l'auteur du livre en particulier se mit à attendre ; et quand l'attente se prolongea vint la demande, et quand la demande vint et ne donna rien vint l'insistance

pressante. Et Mazini fut contraint de céder, et fut forcé d'écrire, mais il avait déjà envoyé le livre chez le relieur. Et quand l'insistance sur lui s'intensifia, il alla chercher le livre chez le relieur. Il fut ainsi entraîné dans un étrange voyage, et dans une découverte plus étrange encore. Il fut entraîné hors de ces quartiers civilisés, où les rues sont larges, où circulent les automobiles, où la police est partout répandue, et dont le sol n'est pas couvert de boue, et dont le ciel ne fait pleuvoir ni bouillon ni saumure, vers des ruelles étroites et sinueuses à l'air vicié, où vivent des générations de démons et de diables ; et dans ces ruelles Mazini connut la peur et l'effroi, connut la fuite et son excès, connut ce qu'est le choc des pierres sur les corps, et ce qu'est le choc des injures dans les âmes. Puis il connut comment les gens perdent leurs tarbouches, et comment ils les regardent être bafoués et roulés dans la boue ; puis il connut comment ceux qui fuient sont poussés à faire irruption dans les maisons et à se cacher dans des demeures dont les habitants se sont absentés. Puis il connut l'histoire de l'homme qui alla chercher un livre et perdit son tarbouche, revenant les mains vides.

Et l'étrange est que ce voyage formidable, et tous les périls dont il était rempli, se déroulèrent entièrement au Caire, et en quelques heures seulement ; et je ne sais pourquoi ceux qui aiment le danger ont besoin de le chercher dans le désert, ou dans les montagnes, ou sur l'océan, quand passer d'un quartier du Caire à un autre est capable de nous montrer autant d'horreur et de péril que ce qu'a vu notre ami l'homme de lettres. De là nous pouvons comprendre l'exaspération de Mazini envers les lettres et les hommes de lettres, envers les livres et les auteurs, et sa supplication incessante à Dieu de l'épargner de ce métier qui fait son malheur—mais qui fait son bonheur, et celui des gens, tout autant. Mais l'Ustadh al-Mazini se demande, avec quelque perplexité, s'il doit lire ce que lui-même veut, ou ce que les gens veulent qu'il lise. Et s'il me permet de lui répondre, je pense qu'il est tenu de lire ce qu'il veut, et de lire ce que les gens veulent, du moment qu'il a embrassé ce métier de bon gré ou par contrainte ; mais la question que j'aimerais lui poser est celle-ci : l'Ustadh al-Mazini croit-il s'être acquitté de son obligation envers ses lecteurs et envers l'auteur avec cet essai admirable qu'il a écrit il y a quelques jours, où il nous a parlé de la critique, du tarbouche et de la vitre de la fenêtre, et de ce que la terre porte de boue, et de ce que le ciel fait pleuvoir de bouillon ? S'il croit avoir satisfait ses lecteurs et son ami par cet essai, alors il a à la fois raison et tort : raison, parce que l'essai est admirable ; tort, parce qu'il ne satisfait en rien la demande de critique, et l'auteur du livre ne lui épargnera pas son insistance, et ne le

laissera pas tranquille tant qu'il n'aura pas dit qu'il a lu ce livre et l'a approuvé ou condamné.

Et une autre question, que j'espère mon ami Mazini ne m'en voudra pas de lui poser. Qu'a-t-il donc, à tyranniser ainsi sa propre personne et à aller à l'excès dans cette tyrannie, et à se peindre de cette manière qui ne lui convient nullement, et que nous ne souhaitons pas pour lui ? Est-il vrai qu'il soit timide à ce point ? Nullement ; mais il aime se jouer de lui-même, et va à l'excès dans ce jeu ; et je suis presque certain que si nous le lui disions, il s'impatientserait et s'irriterait contre nous, et se plaindrait de ces parasites qui s'immiscent entre les gens et leur propre personne, et dirait : si je n'ai pas le droit de me jouer de moi-même, qui donc a le droit de se jouer de moi ? Quant à moi, je réponds à l'Ustadh que ce droit n'appartient à personne ; mais les gens se l'octroient pour eux-mêmes, que cela plaise ou non à l'Ustadh ; et je le défie, et lui demande, de me montrer comment il peut empêcher les gens de le traiter avec la sorte de critique et de moquerie qu'ils préfèrent, et non celle qu'il préfère lui-même—comment peut-il empêcher les gens de cela sans sortir des bornes de l'homme de lettres ? Pourquoi donc se fait-il à lui-même cette injustice, et s'impose-t-il cette moquerie sans but ? Ou bien le monde est-il devenu trop étroit pour l'Ustadh, comme il le devint, dit-on, un jour, pour al-Hutay'a, qui se satirisa lui-même faute de trouver quelqu'un d'autre à satiriser ? Ou bien l'Ustadh a-t-il pris en horreur l'échange et la réplique, s'est-il lassé du dialogue et de la discussion, a-t-il pris en haine de mentionner les gens de peur de les tenter de le mentionner en retour, et a-t-il donc préféré mentionner ce pauvre lui-même, qui ne trouve personne pour le défendre et le protéger de son propre tyran ? Si tel est le cas, Mazini a eu tort, et me voici défendant Mazini malgré Mazini. Je crains cependant que rien de tout cela n'ait ni racine ni branche, comme on dit, et que Mazini ait simplement voulu critiquer le livre qu'on lui avait demandé de critiquer, quand son imagination l'a emporté, et sa facétie l'a emporté, vers ces ruelles étroites et sinueuses, y cherchant le livre et son auteur, et n'y a gagné que la perte de son propre tarbouche et la perte, pour le vieillard son hôte, de sa vitre, et rien du tout, ni pour lui-même ni pour son ami l'auteur. Malheur aux livres et aux auteurs de la facétie et du badinage de Mazini ; malheur aux livres et aux auteurs des énigmes et des symboles de Mazini ; malheur même à Mazini lui-même de la tyrannie de son imagination et de sa fougue—car dans ce corps mince et menu, ce corps de cet homme calme et doux, se cache un démon comme les démons, et un diable à nul autre pareil.

Cela dit, mentionnons la critique, le tarbouche et la vitre de la fenêtre, et les choses et les personnes qui s'y rattachent, afin de clore cet essai comme nous l'avons ouvert ; et que Mazini sache que nous n'avons pas parlé de lui, ne l'avons pas désigné, n'avons pas pensé à lui, mais avons parlé seulement d'un livre en attente de critique, d'un tarbouche perdu, et d'une vitre brisée entièrement par quelque jeune garçon.